

Éditorial

J'en perds mon latin !

Il y a quelques décennies, les mathématiques modernes (théorie des ensembles...) ont ouvert une brèche dans l'enseignement classique, reléguant le calcul mental, et autres gymnastiques intellectuelles à usage journalier, au rang d'exercice superfétatoire. Il est fort probable que ceux qui ont introduit ce langage abstrus dans l'enseignement ignoraient que derrière Nicolas Bourbaki se cachait une société secrète de mathématiciens, amateurs de blagues de potaches [4]. Ces mathématiciens poursuivaient un tout autre but que celui d'embrumer la tête des enfants dès l'école maternelle. Puis vint la méthode de la lecture globale qui invitait à une écriture phonétique, probablement pour préparer à l'usage du texto ! Enfin, dernier avatar de l'enseignement, sous la pression d'une caste de nébuleux pédagogues, le volapük « ednat » (pour éducation nationale) où les élèves sont des « apprenants », les parents des « géniteurs d'apprenants », les enseignants des « intervenants », le ballon un « référentiel bondissant ». . . [5] ! Si on conçoit que le langage participe au développement de la pensée et que l'usage de termes choisis favorise la réflexion et la communication, cette dérive est effrayante.

Il ne faut pas se gausser, nous avons aussi notre sabir, voire notre pidgin pour ceux qui communiquent avec le corps médical. Notre oreille s'est faite à ces langages véhiculaires mais leur transcription sur le papier (articles, rapports médicaux) laisse une tout autre impression. Le lecteur averti peut s'offusquer de la construction d'une phrase, remarquer les fautes de syntaxe ou d'orthographe (on a proposé de supprimer un h à Munchhausen – célèbre baron allemand dont on utilisa le nom pour désigner un syndrome – car trop d'auteurs faisaient une faute !). . . Mais souvent, il n'y a pas besoin d'être un lecteur très averti pour s'apercevoir qu'il s'agit plus d'un galimatias que d'une prose ampoulée. Dans ces textes, se côtoient :

- L'emploi lancinant, et dans un sens inapproprié, de « au niveau de » [3] ou, en implantologie, du terme « situation » ;
- Les erreurs de genre : un urticaire, un acné, un épulis. . . pour une urticaire, une acné, une épulis. . . ;
- Les anglicismes : détection pour dépistage, chemotactisme pour chimiotactisme. . . ;
- Les néologismes : méthodologie, symptomatologie, étiologie, posologie. . . « donnent à très bas prix une contenance respectable et sérieuse ». « Le terme employé pour qualifier une science ou une étude (comme la méthodologie ou l'étiologie) ne convient pas pour qualifier son objet (les méthodes ou les causes) » [1] ;
- Le pluriel des termes latins méritent un petit épanchement lubrique.

Les noms latins sont nombreux en médecine et en médecine bucco-dentaire. Les anglais sont très respectueux de la grammaire latine et des déclinaisons : le pluriel de thrombus correspond à thrombi, celui de virus à virus. . . En français, l'invariabilité constitue la règle. « D'une manière générale, donner aux noms étrangers le pluriel de la langue, c'est affectation et pédanterie » [Grévisse in 1]. Evitez donc de laisser accroire que vous avez un brillant passé scolaire en parlant de septa osseux, de tori mandibulaires. . . Pensez qu'il peut toujours y avoir quelqu'un pour vous demander le pluriel d'anus !

Veillez me pardonner cette incartade roborative, je ne suis qu'un piètre disciple des Prof. L. Capron [1] et E. Grosshans [2]. Néanmoins, n'oubliez pas vos cahiers de vacances !

Références

1. Capron L. Mots et maux. Jean-Baptiste Baillière, Paris, 2001.
2. Grosshans E. Au plaisir de bien écrire. Ann Dermatol Venereol 1997;124:133-4.
3. Le Gall JR. La niveaumania. Concours Med 1989;111:1861.
4. Mashaal M. Bourbaki. Une société secrète de mathématiciens. Belin, Paris, 2002.
5. Morel G, Tual-Loiseau D. Petit vocabulaire de la déroute scolaire. Ramsay, Paris, 2000.

NDRL : Pour ceux qui sont déjà partis en vacances, le conseil reste valable pour les prochaines vacances.

Prof. J. Samson
Rédacteur en Chef